

BAREMBACH, 1904. PÉNURIE DE SCHNAPS À L'AUBERGE WIEDEMANN.

J'ai acheté cette carte postale lors d'une fête du village. Elle nous montre la Côte des Vignes et une grande partie de Barembach, vers 1904. En insert, l'auberge d'Eugène Wiedemann (1817–1911, originaire de Rothau), qui sera reprise plus tard par la famille Diem, puis par Alexandre Didier, qui la donna à sa fille Marie lorsqu'elle épousa Joseph Karle, le 17 avril 1920. Le photographe et éditeur de cartes postales Georges Schmitt (Schirmeck) a sans doute pris cette vue à la demande de l'aubergiste, pour lui servir de publicité.



Le texte manuscrit de cette carte postale a été rédigé en caractères gothiques, et dans un allemand approximatif, le 26 décembre 1904 par Eugène Wiedemann et envoyé à une sœur-infirmière (- en chef? « Oberst », à moins qu'il faille lire « Sebast ») de l'hôpital rural de Mutzig. Je vous transcris et je traduis ce message savoureux :

– à l'endroit: *Schwester Sebast – Ich habe Ihnen die Korbflasche geschickt und wollen sehr gut sein mir sie wieder füllen voll Zwetschen. Wollen Sie sehr gut sein mir es gleich schicken, also gleich, denn ich habe keinen mehr. – Gleich Schicken.*

(Sœur Sébast. Je vous ai envoyé la bonbonne et ayez l'obligeance de me la remplir encore complètement de quetsche. Renvoyez-la moi aussitôt s'il vous plaît, je dis bien aussitôt, car je n'en ai plus du tout. Renvoyez aussitôt.)

– puis à l'envers: *Mutter und Schwester wünschen Ihnen viele Grüße. – Hochachtungsvoll – Eugène Wiedemann. Wirt in Barembach – Post Schirmeck.*

(Maman et ma sœur vous adressent toutes leurs salutations. Sentiments distingués. Eugène Wiedemann. Aubergiste à Barembach. Poste Schirmeck.)

Il s'agissait effectivement d'un cas d'urgence ! Plus de schnaps de quetsches dans ce bistrot le lendemain de Noël, jour férié en Alsace ! La bonne sœur Sebast(ienne ?) devait avoir de bons fournisseurs de « quetsche » pour qu'un aubergiste s'adresse à elle d'une manière aussi pressante.

La vue principale du village et de son vignoble a été prise au pied de la Côte des Byres. On voit les maisons de la rue des Vignes. Cette rue se prolonge par un chemin jusqu'au-dessus du haut du village. On devine la présence de plusieurs petites constructions le long de ce chemin, sans doute des abris de jardin en bois, comme j'en ai encore connus. Le départ de ce chemin existe encore. L'actuel « Chemin des Vignes » se devine également, à la partie supérieure. Les parcelles de vignes sont reconnaissables à l'alignement des piquets. Un grand épicea, au tronc dégarni (arbre de mai ?), se dresse dans un espace bien dégagé près du ruisseau, qui passe au pied de la Côte des Vignes. Celle-ci paraît entièrement cultivée.

L'auberge Wiedemann se divise en deux moitiés, de part et d'autre d'une gouttière. La grande porte arrondie de la grange est surmontée d'un œil-de-bœuf, percé d'un trèfle à quatre feuilles. Elle servait aussi d'entrée de service. Plus tard, un autre propriétaire, mon grand-oncle Joseph Karle (1892–1946) continuera d'exercer son métier de voiturier et d'agriculteur tout en assurant avec son épouse l'exploitation de cette auberge, devenu le « Café du Soleil ». La partie agricole de la maison permettait de loger des chevaux, des vaches, et de stocker tout le foin nécessaire. À gauche de la gouttière centrale, le rez-de-chaussée s'ouvre par deux fenêtres. Cette pièce servira plus tard de séjour aux Karle. Sur cette photo, deux spectateurs s'y montrent en bras de chemise: des serveurs, ou bien des membres de la famille. Sur l'escalier, un couple. La femme, à la longue robe d'époque, se tient à l'une des deux rambarde scellées dans le mur et dans le seuil. On note l'absence de rampes. Sur la marche du bas, deux tiges en métal terminées par un pommeau servent de points d'appui. Un équipement assez bizarre. Comme l'aubergiste Eugène Wiedemann devait avoir 80 ans à l'époque, ce couple ne correspond sans doute pas à celui des propriétaires, à moins que la photo n'ait été prise bien avant 1904.

Un groupe de vingt et un clients pose devant la grange, autour d'une table recouverte d'une nappe blanche. Ceux du premier rang sont en train de trinquer. Un serveur se tient debout à côté, en long tablier blanc, nu-tête. Tous les clients sont des hommes, en « habits du dimanche », coiffés de chapeaux, les uns d'âge mûr portant moustache, les autres plutôt jeunes, qui pourraient être des conscrits, ou bien des lycéens/étudiants en balade. Beaucoup portent des pantalons blancs, signe de jeunesse. Le chef du groupe est assis sur une chaise, bien détaché, dans une pose avantageuse. Autour, quelques enfants ou comparses, également bien habillés. Au centre de la table, un vase contient des fleurs. De toute évidence, il s'agit d'une mise en scène.

La moitié droite de la maison, barrée de la simple inscription « Wirtschaft », contenait la salle du café au rez-de-chaussée, dans laquelle on accédait directement par l'escalier de cinq marches, perpendiculaire à la façade comme il était de coutume pour les maisons cette époque. Le premier étage était sans doute le logement privé de l'aubergiste et de sa famille. Une nouvelle salle a été rajoutée à droite après 1932 pour servir de café. Le bâtiment actuel correspond aux n° 25-26, rue Principale.

Jean MELLINGER

